

Poésie des légendes rêvées

Joël Beddows, *Huard*, pièce mise en lecture par Sylvie Dufour et Micheline Tremblay au Théâtre du Nouvel-Ontario, Sudbury, 26 avril 1997

Paul-François Sylvestre

Numéro 93, septembre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sylvestre, P.-F. (1997). Compte rendu de [Poésie des légendes rêvées / Joël Beddows, *Huard*, pièce mise en lecture par Sylvie Dufour et Micheline Tremblay au Théâtre du Nouvel-Ontario, Sudbury, 26 avril 1997]. *Liaison*, (93), 28–28.

Poésie des légendes rêvées

L'auteur précise qu'il s'agit d'une pièce rêvée en Écosse et en Norvège, une pièce écrite quand il s'est perdu momentanément aux voix et rythmes des vents boréaux lointains qui l'ont ramené au bord du lac de ses rêves. Il ne faut donc pas se surprendre d'y retrouver un univers nordique, un monde de légendes et une influence amérindienne. Mais la pièce offre plus encore : elle se présente comme une sorte de récit poétique (le texte est bâti comme un long poème) qui nous est livré dans une ambiance presque mystique. « Chaque cierge allumé est une prière » et chaque prière permet au dramaturge de véhiculer le non-dit. Il sait « lire les vents », capter les étoiles filantes et les conjurer pour que l'oubli ne devienne pas la langue commune.

Le titre de la pièce tire son origine d'une légende qui veut que Manitou ait engendré deux enfants : Windigo et Huard. Comme on le sait, les légendes sont racontées ; aussi, le Conteur est-il l'un des principaux personnages dans cette pièce centrée sur le sort d'une fille dotée de pouvoirs spéciaux, ceux de guérisseuse. Grâce à la présence marquée du Conteur (interprété ici par Louis Lefebvre, alias le conteur Monsieur Lou), il est aisé de comprendre tout le pouvoir des légendes : « écrire pour exister, les légendes sont là pour ça ». Exister, voilà ce que demande Emma-Ève, la fille aux pouvoirs spéciaux. Elle est encouragée par la Desrochers, personnage viscéral s'il en est un, à trouver le plat que renferme chaque saison et la magie qu'offre chaque plat. La Desrochers lui transmet toutes ses recettes, celles qui guérissent le corps comme celles, plus nécessaires encore, qui guérissent l'âme ou le cœur. Mais cela sera-t-il suffisant pour prévenir les coups d'un père trop peu à l'écoute de Manitou, trop fortement influencé par les robes noires ?

Dans ce majestueux poème théâtral rempli de sous-entendus mythiques, les femmes sont en étroite relation avec le « long temps d'antan ». À l'instar du conteur qui est allé à l'école de son ancêtre, elles sont d'abord des apprenties qui se frottent aux femmes-sages pour mieux lire dans les pages du guide naturel les adages écrits par une plume trempée tantôt dans le sang, tantôt dans la sève. **Huard** est aussi sorti de cette même encre que ni le vent ni l'espoir déçu ne sauraient effacer. Joël Beddows est un dramaturge-poète dont la démarche-recherche me semble aussi riche qu'unique.

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE

* Texte lu par Georges Bélanger, Véronique Dault, Mélanie Doyon, Louis Lefebvre, Conrad Messier et Micheline Tremblay.

Le jeu des comédiens et la mise en scène sauvent le texte

Le Théâtre du Trillium a terminé sa saison (deux pièces forment désormais une saison) en présentant un texte de René-Daniel Dubois, **Le Printemps, monsieur Deslauriers**. La directrice artistique et metteure en scène, Claire Faubert, justifie son choix en qualifiant cette pièce d'hymne à l'imaginaire, à la ferveur, au dépassement. À son avis, Dubois propose une thématique peu souvent exploitée, soit « la valeur du rêve, de l'idéal, de la connaissance pour contrer l'immensité du règne capitaliste ». Je veux bien la croire et j'imagine que ce sont sa foi, son enthousiasme et son talent artistique, comme celui des comédiens et comédiennes, qui lui ont permis de sauver les meubles. Le texte de Dubois est peut-être unique et plein de signification, mais il reste que le public doit subir des détours et des longueurs comme c'est pas possible. (Et on me dit que la metteure en scène avait déjà largement élagué, avec la permission du dramaturge !)

La pièce commence par une situation d'affaire, de basse économie, qui déclenche un conseil de famille où chacun vide son sac, étale ses plaies, règle ses comptes. Au fil de pénibles détours, on apprend qu'il n'est pas vraiment question de comptes en banque, de vie bourgeoise ou de *standing* social. Non, au fond, les protagonistes débattent de questions plus graves, plus fondamentales : de relations père-enfants, de liberté, de rêves. Chaque comédien, chaque comédienne réussit avec brio à exploiter la dynamique du clan et de l'exclusion. Comme tout se déroule dans l'arène bâti par le père-magnat, les enfants évoluent sur une patinoire — scénographie fort bien réussie —, devant un père-arbitre ; il y a des lignes, rouge ou bleue, à respecter et aussi des mises en échec par la bande.

Je dois dire que tous les comédiens se révèlent de *grands sportifs*, de véritables médaillés d'or qui tirent du jeu toute la substantifique moelle. Leur entraîneur, Claire Faubert, a su mettre en valeur les prouesses de chacun et donner à la joute toute sa signification. Le public a pu rêver et, surtout, réfléchir à l'impact que peut avoir son propre rêve sur autrui.

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE

* En coproduction avec le Théâtre français du CNA et en collaboration avec Vox Théâtre ; distribution : Carole Bélanger, Stéphane Bélanger, Roch Castonguay, Robin Denault, Sasha Dominique, Pierre Drolet, Sylvie-T. Gagné, Mario Gendron, Marie-Thé Morin, Pier Rodier et Luc Thériault.